

Le seul chemin direct



Sandra Levy

« Les savants et les artistes s'efforcent de chercher la cachette de Dieu. »

Picasso

*« Existe-t-il en fait un chemin direct, quelque part ?
Le seul chemin direct, c'est le rêve,
et il ne mène que là où on se perd. »*

Franz Kafka

Avenue Mozart. Une perspective toute en platanes, verdoyante et grimpante, depuis la rue Poussin, jusqu'à la Muette. Elle remonte l'avenue d'un pas enlevé et sûr. Aller toujours tout droit est sans surprise. Elle prend à droite, au hasard. Les voitures la croisent et semblent ralentir sur son passage. Effet du soleil. Puis à gauche. Les immeubles se tiennent dans leur élégance, quelques femmes promènent leur rejeton. L'après-midi est douce. C'est le mois de juin, déjà. Elle veut se perdre, jeter les dés, ouvrir un livre, s'arrêter sur une page précise, poser son doigt à l'aventure sur une ligne – s'y tenir. Accomplir le message. Elle se laisse marcher, elle n'est pas pressée. Elle vient de manger un sandwich sur un banc, en plein soleil, seule. Instant solitaire salubre, comme un soupir musical, un secret bien gardé. Les jambes croisées, elle a mâché tranquillement, le regard placé droit devant, légèrement ailleurs, interrogatif. C'est dans cet état qu'elle marche, attendant de sa déviation une nouvelle clé d'interprétation. Devant elle s'ouvre une rue dont elle aperçoit simplement au loin la jolie plaque bleue qui scintille au soleil. Son pas s'accélère, comme si, assoiffée après une longue marche, elle apercevait enfin le gîte qui allait l'accueillir, où on lui verserait de l'eau fraîche sur les pieds. Une réponse est là, pense-t-elle, au bout, si proche. Le but est de s'accorder pleinement à la teneur du message, sans négocier. Elle pense à Casanova, aux Plombs, au coup de dés lancé pour organiser sa fuite, à sa chance, aux prédictions audacieuses auxquelles il se soumet. Le voilà qui, du fond de sa cellule, invoque les esprits tel un sorcier, décide du jour de sa délivrance avec, déposé entre ses mains, le texte du divin Ariosto. Il ouvre au hasard les chants de *Orlando Furioso*...

(elle l'imagine fermant fort les yeux, le tambour au ventre). Après un calcul de son cru, le message arrive et tombe sur le premier vers de la troisième strophe du neuvième chant : « *Tra il fin d'Ottobre e il capo di Novembre.* »

À son tour, avec les moyens dont elle dispose, elle invoque l'oracle en plein Paris, sous la tutelle invisible mais néanmoins réel de Mozart d'une part, et de Nicolas Poussin d'autre part. Elle leur abandonne sa volonté.

La plaque émaillée bleue s'intensifie ; quelques reflets blancs, glacés, ondulent encore dessus. Elle aime jouer avec les rues de Paris. Après tout, ces plaques n'indiquent-elles pas le nom d'une voie ?

La prédiction s'abat, aussi tranchante que le verdict pour le condamné : rue de l'Annonciation.

Pas évident. Elle baisse les yeux. Juste en dessous de la plaque, légèrement sur la gauche, une librairie. Si elle décide de tourner à droite et d'avancer, elle tombe sur une des maisons de Balzac, rue Raynouard. L'autre, la vraie, est ailleurs : en érection carrefour Vavin, dissimulée habilement sous un ample manteau de bronze comme une écorce, ramené jusqu'au menton.

L'Annonciation, les livres, un savant mélange qu'elle compte verser dans la fiole de son esprit ; un fil les relie sur lequel elle danse. Elle se détourne de la librairie et bifurque à gauche, vers la rue de Passy. Les terrasses sont animées, le soleil crie son début d'été, les travailleurs se dépêchent de régler leurs notes avant d'affronter l'après-midi. Une partie de l'épreuve est derrière eux, plus que quelques heures et c'est fini. Liberté conditionnelle sans cesse reconduite. Dans leur tête se dessine les heures qui les séparent du soir, du retour (comme une infinie marche arrière) à la case départ. Les téléphones sont posés près des assiettes méticuleusement saucées, comme une fenêtre ouverte offrant la possibilité de s'échapper. Ils vérifient constamment et anxieusement l'heure qui affiche leur temps écroulé.

Elle traverse en toute hâte la rue de Passy, comme si elle était suivie par je ne sais quel esprit malin. Puis c'est la descente, boulevard Delessert, et de nouveau les arbres, les platanes de chaque côté et l'odeur humide d'un automne ancien. Jusqu'à la Seine elle ne croise personne, ou presque : une vague sexagénaire promenant son

chien... un joggeur essoufflé en quête de nouveau record. Elle aime se laisser entraîner par la pente inclinée. Elle pense à Kafka : « Je roule comme une boule vers le repos. » Au contraire elle se sent bien vivante, et ça déborde, et ça la submerge. Son corps lui paraît immense, ses jambes capables d'effectuer des kilomètres. La possibilité du large est à portée de main comme une fleur à cueillir. À l'issue du boulevard, tel un deltaplane, elle décollera peut-être. Alors, comme un oiseau, elle glissera sur le ciel sans tomber.

Le vent se lève près de la Seine où elle retrouve la population des touristes et l'agitation parisienne. Elle envisage les automobilistes, les défie puis s'engage. La rue devient son principal élément. Elle ne veut pas rentrer chez elle.

Sur le pont d'Iéna ses cheveux s'affolent, un air marin les emporte et lui donne l'aspect d'une gorgone. Elle sent, sous ses pieds, la Seine dérapier. L'air semble l'empoigner. Elle pense à Io enlacée par Zeus. Elle se donne au vent.

Ce pont lui évoque une balance dont les deux rives seraient des plateaux. Elle se tient en son centre. Si elle bouge d'un côté ou de l'autre, un plateau tombe. Sa vie est toute entière contenue dans cette position qui la fige, qui la retient, qui l'empêche, qui lui évite, pense-t-elle, le faux pas, ou le bon, qui ferait tout basculer. Elle veut choisir, aller d'un côté ou de l'autre, renverser ses habitudes : rejoindre les extrêmes pour trouver la mesure.

Maintenant c'est le Pont Mirabeau, vert, doucement oxydé, presque jaune qui s'élanche devant elle. Elle demande l'heure. Dix-neuf heures. Il est tôt, le temps l'attendra bien. Elle reste debout, accoudée au bastingage, pendant de longues minutes. Elle regarde la Seine charrier ses vaisseaux gonflés d'eau. L'idée de sauter ne l'effleure pas. Puis elle sombre lentement dans une douce absence.

La Seine semble vouloir disparaître sous son regard vert embrumé, elle se fait médium et lui restitue les détails de son rêve, image par image, en véritable miroir de ses pensées. C'est ainsi, qu'imprimée sur l'eau, elle voit la grande cathédrale qui lui rouvre ses larges portes.

Elle y est de nouveau, enveloppée dans son obscurité humide et son silence, un silence qui la conduit rapidement, à pas de velours, dans les landes asphyxiantes de la torpeur.

Elle est seule, allongée nue sur l'autel, incapable de bouger, paralysée, tendue, d'albâtre, d'un blanc osé et qui tranche, accusant le gris granuleux de la pierre. Si elle s'y retrouve c'est qu'elle l'a voulu. Elle se voit bloquée, physiquement incapable du moindre mouvement, comme épuisée après une série d'électrochocs ou maintenue en détention par elle ne sait quel tortionnaire. Des chaînes invisibles retiennent ses poignées. C'est une initiation, un rite de passage. Quelqu'un, quelque force céleste l'oblige ou l'invite à traverser une épreuve. Dieu lui-même ou l'alambic de son esprit ? Nulle frayeur, pas d'inquiétude. Elle est en pleine science du rêve. Sur cet autel en pierre et frais, elle est l'offrande, le vœu déposé, le fruit, le corps.

La Seine se verse, se renverse, agit sur ses nerfs comme un choix impossible à faire. Elle ne la distingue plus qu'à peine, ses contours ont disparu, elle ne l'entend plus, elle est devenue son courant, elle se coule dans ses reflets, elle se déverse dans sa tête. Au moins, elle, elle sait où elle va ; elle court vers l'éternité océanique.

L'image revient sur quatre musiciens. Violons, violoncelle, alto aux archets tendus prêts à tirer. Habit noir, élégance, brillance, scintillement des chaussures vernies de gala. Ils s'installent sans bruit en arc de cercle autour de sa tête, lui dessinant une étonnante couronne musicale. Ils ne la remarquent pas.

Elle entend leur profonde inspiration, elle se mêle à leur concentration. Elle attend avec eux. Puis elle perçoit un son, une légère vibration d'abord. Il lui semble que les notes viennent de loin, qu'elles viennent de débarquer d'un long voyage et qu'elles vont repartir on ne sait où. Quelque part, pense-t-elle, il existe un pays où vivent les notes, où elles s'accordent et se désaccordent gaiement ; un endroit caché où il n'y aurait pas d'oreille pour les entendre.

Une musique atonale s'échappe maintenant des ouïes en filet. Les aigus, les grésillements, les grincements, les frottements, tout lui parvient avec une précision indéfinissable et vient s'échouer sur elle. Ses yeux sont grands ouverts, dirigés et fixés

sur les clés de voûte. Elle tente un regard en arrière autant que sa posture allongée le permet et voit bleu.

C'est un large vitrail, une rosace incroyable, une pupille incommensurable. Elle pense tout de suite : voici le bleu du sacre, le bleu impénétrable, bleu du ciel tombant d'une nuit dégradée d'été, étale. C'est un œil. Ce vitrail apparaît comme une chose qui peut potentiellement la sauver, à la manière d'un livre qu'on a pris soin de glisser dans sa poche. Il l'éblouit. Elle commence à s'agiter. Son regard l'agrippe et semble ne pas vouloir le lâcher. Elle veut prononcer une parole. Est-ce qu'elle pense à prier ?

De cet instant la pierre s'est faite le témoin éternel : de ses pores alvéolés et rugueux, parfumée de l'air imprégné d'encens, elle seule se souviendra de tout.

Le quatuor poursuit son improvisation musicale, aussi imperturbable qu'un sage en prière tandis que les sons, de plus en plus forts, de plus en plus râpeux, l'assaillent et la cernent.

Au bout du morceau pense-t-elle, elle pourra enfin bouger, se lever, et sortir par la grande porte, mais, pour l'instant, elle accepte d'en être l'unique auditrice, la possible partition, la composition physique.

Sans qu'elle le décide elle revient soudain à elle. L'horizon s'est couché. Sur la Seine devenue docile et sage, plus de trace. Des petits points des couleurs des néons de la nuit lui donne l'apparence d'une robe de soirée.

Seule la musique résonne encore, si fort et si précisément, qu'elle plaque brutalement ses mains contre ses oreilles.

Sandra Levy